



**DANIEL
ARSAND**

Des amants

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À la fin de l'été 1749, un berger de quinze ans rencontre sur le bord de la route Balthazar, prince de Créon, que son cheval vient de jeter dans la boue. Il lui porte secours et quelques regards suffisent pour que le flamboyant prince propose au jeune homme déjà conquis de le suivre dans son château. Pour l'éduquer, lui enseigner les bases de la médecine et de la peinture, et surtout pour l'aimer.

Bientôt, la cour frémit de rumeurs effroyables sur les mœurs de Balthazar, qui refuse effrontément de réapparaître à Versailles et préfère de loin se consacrer à son amant, au mépris de toute prudence, alors que les premières secousses des grands bouleversements du siècle se font sentir.

En cent chapitres à l'écriture lumineuse, Daniel Arsand compose un chant intemporel d'amour et de liberté.

DANIEL ARSAND

Daniel Arsand est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages dont, chez Actes Sud, Je suis en vie et tu ne m'entends pas (2016).

DU MÊME AUTEUR

Mireille Balin, ou la Beauté foudroyée, biographie,

La Manufacture, 1989.

Nocturnes, nouvelles, H.B. éditions, 1996.

La Province des ténèbres (prix Femina du premier roman),

Phébus, 1998 ; Libretto, 2001.

La Ville assiégée, nouvelle, éditions du Rocher, 2000.

En silence (prix du jury Jean-Giono), Phébus, 2000 ; Libretto, 2006.

Lily, Phébus, 2002 ; Libretto, 2014.

Ivresses du fils, Stock, 2004.

Des chevaux noirs (grand prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres), Stock, 2006 ; Le Livre de poche, 2008.

Des amants (prix de la ville de Valognes), Stock, 2008.

Alberto, éditions du Chemin de fer, 2008.

Un certain mois d'avril à Adana (prix Chapitre du roman européen), Flammarion, 2011 ; Libretto, 2015.

Que Tal (prix 30 millions d'amis, mention spéciale du jury), Phébus, 2013 ; Libretto, 2014.

Je suis en vie et tu ne m'entends pas (prix Jean-d'Heurs, prix littéraire des Genêts), Actes Sud, 2016.

Photographie de couverture : © Stephen Carroll / Trevillion Images

© Éditions Stock, 2008

ISBN 978-2-330-07706-8

DANIEL ARSAND

DES AMANTS

roman

ACTES SUD

À Christel Paris.
À Claude Pujade-Renaud.
À Bruno et Franck.

Dieu ! quelle banalité en ce temps d'avant le chaos et les libertés proclamées que d'avoir un père laboureur et une mère touilleuse de revigorantes mixtures. On est en 1749.

Tandis qu'Alain Faure arpente les champs, halète, sue, les doigts crispés sur le mancheron, et vieillit en accéléré, tandis qu'Élise, son épouse, nourrit la volaille ou cueille la mélisse ou l'armoise, leur fils, Sébastien, mène sur la lande son petit troupeau de chèvres et de brebis.

Sébastien a quinze ans. Maigriot et le cheveu comme du foin gelé. De caractère apparemment placide. C'est un rêveur, un contemplatif. Espèce rare chez le paysan. Qui a le regard dans le vague et l'esprit trop souvent au pays des songes est châtié. On l'oblige aux besognes les plus dures. On l'accable d'insultes. Certains soirs de beuverie de bonnes âmes badigeonnent d'excréments un gars de cette espèce, afin qu'il sache que la réalité a une sale odeur et que la supporter est une nécessité. Il sera, si le Diable ne le protège pas, un de ces persécutés que l'on retrouve parfois se balançant au bout d'une corde et couronné de choucas. Sébastien

Faure a échappé jusqu'à aujourd'hui au supplice de la merde et aux quolibets venimeux. Sans doute parce que sa mère en terrifie plus d'un. Ses incantations et ses breuvages ont déjà rendu plus d'un gaillard mou comme une chique.

Il admire Élise, il la respecte, quant à l'aimer, il ne sait pas, peut-être ne l'aime-t-il pas assez pour que ce soit vraiment de l'amour. Sans doute est-il de ces hommes qui naissent le cœur sec. Être vivant, n'est-ce pas, ne garantit pas d'avoir un cœur.

On est donc en 1749 et on est en septembre.

Le petit troupeau musarde. Il broute une herbe rase entre des épineux. La ronce colonise. Elle semble sans cesse prête à se multiplier, à vouloir prendre dans ses nasses sarmenteuses le berger et ses bêtes, et pourquoi pas l'univers ?

Sébastien est assis sur un tas de pierres, sa houlette couchée sur ses genoux. Il se tient là, chaque jour, pendant de longues heures, afin de surveiller son dérisoire cheptel. L'ennui intensifie le brun chaud de son regard. Cependant tout affecte sa vigilance : la brise qui cède brusquement sa place à un vent vigoureux, les freux qui s'abattent là-bas, sur les grands merisiers, derrière la mare, le trottement d'un mulot, le crissement d'élytres. Mais il n'est pas toujours croché au présent. Comme tout un chacun il a des souvenirs. L'un d'eux l'obsède : il y a quatre mois environ il a surpris dans une clairière deux hommes, braies aux genoux, emboîtés l'un en l'autre. Il était vierge, il l'est encore, et son corps entier avait été pris de tremblements, s'était couvert de sueur. À la vue de cette scène il avait éprouvé et de l'effroi, et de la joie. Il ignorait que c'est chose courante, lorsque le désir se fait trop intense.

Jusqu'à ce qu'il soit témoin d'ébats éloquents il ne concevait le plaisir que solitaire et toute chair lui paraissait neutre. Depuis la scène dans la clairière il lorgne les gars de son village. Il est un chasseur rongé d'illusions.

Le vent et les freux se sont tus. Sébastien perçoit les pulsations d'un bien étrange silence que déchire soudain le galop d'un cheval. Et voilà que l'animal surgit d'entre les genêts. Son cavalier hurle des imprécations. La cavale ne ralentit qu'à l'instant où elle aborde une étendue fangeuse. Elle patauge dans cette gelée, puis s'y enfonce un peu, tente de s'en extraire, y échoue, s'affole au point que son maître en est désarçonné. Sébastien en reste bouche bée. Que l'on soit baron, duc ou prince, on peut donc atterrir dans la gadoue ? Le vitrail vole en éclats. Trois autres apparitions équestres émergent des hautes broussailles. On saute à terre, on patauge, on jure, on se penche au-dessus de la forme pantelante.

Balthazar ?

Trois jeunes hommes connaissent la peur, voire l'épouvante.

Alain de Saint-Polgues, Laurent d'Esparres, Anne de Rivefranche – de drôles de garçons, rudes, précieux, non réfractaires à la tendresse. De même que Balthazar de Créon, le quatrième de la bande, le gisant aux yeux clos.

Sébastien abandonne son rustique siège de pierre, se dirige vers l'évanoui, avec, chevillé à lui, l'irrépressible désir de le toucher, de le palper, de l'ausculter. Ressusciter, se dit-il, est affaire d'homme. À pas de loup il s'en approche, puis, aérien, il se glisse entre ces messieurs coiffés d'un tricorne aux pointes emplumées.

Qui es-tu ?

Des mains, des bras – ou des serres. Ça se démultiplie. Les béjaunes l'immobilisent, l'emprisonnent de leurs corps et de leurs voix. Il ne cherche pas à leur échapper, car ce serait s'éloigner de l'homme blessé, ou qui en a tout l'air, mais il leur parle. La pochette de cuir retenue à sa taille par une cordelette recèle un trésor, quelques plantes séchées dont le parfum est capable de réveiller un mort. On ricane, puis on palabre, enfin on se résigne : qu'il en prouve l'efficacité, sinon il y aura bastonnade. Notre garçon s'agenouille, froisse dans ses paumes une petite poignée de feuilles jaunâtres jusqu'à les réduire en poudre, verse l'odorante poussière sur le visage de celui qui semble dormir.